

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

163 | juillet-sptembre 2002

De la légende au mythe. Parole, langue et pensée

Jeanne-Françoise Vincent, *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*

Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme. Paris, Karthala, 2001, 242 p., bibl., cartes, index

Sophie Blanchy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12531>

DOI : 10.4000/lhomme.12531

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 juin 2002

Pagination : 257-259

ISBN : 2-7132-1771-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Sophie Blanchy, « Jeanne-Françoise Vincent, *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun* », *L'Homme* [En ligne], 163 | juillet-sptembre 2002, mis en ligne le 10 juillet 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12531> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.12531>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jeanne-Françoise Vincent, *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*

Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme. Paris, Karthala, 2001, 242 p., bibl., cartes, index

Sophie Blanchy

- 1 DANS les années 1970, Jeanne-Françoise Vincent avait publié une série d'entretiens avec des femmes beti de la forêt camerounaise avec un succès tel que l'ouvrage fut rapidement épuisé. Au moment de rééditer ces témoignages, l'auteur est retournée auprès de la même population et propose de nouvelles conversations avec les femmes de la génération suivante.
- 2 Grâce à de courts récits de vie décrivant le fonctionnement de la famille et de la relation conjugale, l'institution spécifiquement féminine des sociétés secrètes et l'imposition du christianisme qui bouleversa l'ordre social ancien, ce livre donne à réfléchir sur la place et le statut des femmes dans une société africaine. Le discours des femmes sur le passé et le présent, parfois contradictoire et difficile à analyser, laisse mesurer l'important changement entre une société polygame où les femmes, sans parole, étaient traitées « comme des esclaves », et une société christianisée imposant la monogamie comme nouvelle norme, ce qui tend à rééquilibrer la relation entre les genres. Comme le note Françoise Héritier dans sa préface à cette nouvelle édition, le lecteur est frappé par le « rapport ambigu établi entre le christianisme et une forme de libération » des femmes (p. 8). Le rôle du christianisme dans cette reconnaissance de leur dignité humaine est illustré par l'étonnante institution du *sixa* établie par les Allemands avant la Première Guerre mondiale, internat de jeunes filles ou de jeunes femmes leur permettant d'échapper à un mariage imposé pour avoir accès, au titre de nouvelles baptisées, au choix du conjoint dans un mariage chrétien. Mais une telle révolution ne fut pas sans conséquences sur l'équilibre du village, de la famille et de l'économie agricole du pays beti.

- 3 Jeanne-Françoise Vincent s'était donné quelques thèmes privilégiés pour les premiers entretiens menés à la demande d'un collègue ethnologue ne pouvant accéder d'aussi près au point de vue des femmes. Ses questions portaient sur le mariage, autrefois précoce, imposé et polygame, les anciennes sociétés secrètes féminines, la magie et la sorcellerie, enfin sur les réactions à la christianisation et les modalités selon lesquelles chaque femme en avait fait l'expérience. La christianisation, posée d'emblée par les témoignages comme un facteur d'autonomie de la femme en tant qu'être humain, a également entraîné la disparition d'institutions féminines qui jouaient un rôle de régulation sociale et moralisaient les relations quotidiennes dans le village. Quand on sait qu'en pays beti la résidence conjugale est patri-virilocal et qu'un certain nombre de villages étaient constitués autrefois d'un seul gros foyer polygame, on comprend que les relations entre femmes, co-épouses et belles-sœurs, et entre générations de femmes, belles-mères et brus, devaient être façonnées et contrôlées en dehors de la seule autorité masculine. Ainsi le rite du *mevungu* est-il décrit par touches personnelles au gré des différentes conversations qui concourent à en dresser une description vivante et contrastée. Rituel purificateur et réparateur, il permettait aux victimes de malheurs variés – femmes surtout et parfois hommes – d'être protégées, éventuellement en reconnaissant s'être rendues coupables d'actes antisociaux, vols ou adultères. Association secrète interdite aux hommes mais tolérée par eux, le *mevungu* contribuait à souder la société des femmes mariées autour d'un engagement moral.
- 4 La femme, chef du *mevungu*, devait posséder un puissant *evu*, glande de magie et d'exceptionnelle clairvoyance. Cette entité, potentiellement présente dans le ventre de chaque être humain, agit quand elle est « éveillée ». Le ventre apparaît comme centre de l'intentionnalité, lieu de la puissance de la personne et de sa capacité d'action bonne ou mauvaise : « Purifie ton ventre », disait-on à celle qui subissait le rite pour l'encourager à parler, car, pensent les Beti, « ce qu'on a fait de mal a une influence sur votre santé » (p. 35). Mais l'*evu* est aussi la force de sorcellerie, le mal absolu. Celui d'une femme enceinte peut dévorer l'enfant qui se développe en elle, l'empêcher de naître ; il peut s'échapper de son corps lors de l'accouchement. Force brute difficile à contrôler, prompt à se retourner en nuisance, l'*evu* semble représenter les incertitudes et les paradoxes liés à la vie, en particulier ceux du corps féminin lors de l'extraordinaire moment de la naissance. Le lien entre le sexe féminin et cette puissance apparaît dans le personnage de la femme chef du rituel, possédant un *evu* fort mais également un sexe aux formes bien développées qui jouait un rôle dans la partie finale des cérémonies.
- 5 Les témoignages anciens sur cette institution soulignent son influence morale sur les comportements dans les petites sociétés villageoises : « l'initiée qui n'était jamais malade montrait de façon éclatante la rectitude de sa vie » (p. 39). Les raisons de l'adhésion au christianisme font entrevoir l'ouverture des sociétés villageoises, sous la colonisation, à un ensemble de changements : scolarisation, christianisation, contrôle de l'administration centrale sous forme de levée d'impôts, qui furent les formes les plus tangibles d'une « modernisation » longtemps imposée comme « la civilisation » aux populations africaines. Pour les femmes de l'ancienne génération, la libération qu'offrait le *sixa* était une réalité, même si, dans cet internat, le régime de travail de type colonial était durement ressenti. Le christianisme offrait un autre modèle de couple et de famille, un statut de véritable personne humaine.

- 6 Les derniers entretiens réalisés en 1998 introduisent un nouveau ton : les jeunes femmes ont été scolarisées, certaines ont fréquenté l'université ; des hommes assistent aux entretiens, ils écoutent leurs femmes parler. On mesure la distance parcourue, en une génération, dans les relations hommes-femmes. Les bilans sont mitigés, contrastés. Les hommes persistent à penser que les missionnaires les ont « appauvris » en supprimant une polygamie que les descriptions font apparaître comme une institution politique et économique. Les femmes, unanimes pour reléguer la grande polygamie dans les pratiques du passé, constatent cependant que de nombreux hommes prennent encore deux femmes, ou se réservent un « deuxième bureau » : il ne reste aux femmes que la rivalité et la haine sans la solidarité des anciennes structures. L'individualisme, la monétarisation et la recherche d'un gain personnel ont rendu la vie des agricultrices plus dure, moins festive. Quelques touches laissent transparaître la violence à laquelle est exposée la femme sans enfants. Celle qui travaille « pour des neveux », c'est-à-dire pour rien, est cruellement moquée (p. 81) et l'on comprend que ce sont ses enfants qui donnent à la femme beti la force d'assumer seule de lourdes charges et de s'opposer à la polygamie.
- 7 Le christianisme, malgré les transformations profondes qu'il a opérées, n'a guère modifié l'approche cognitive et la perception sociale du mal. L'*evu*, entité ambiguë, signe de clairvoyance et pouvoir de nuisance, est présent chez les prêtres et les aide dans leurs fonctions, et chez les sorciers dont le nombre ne cesse d'augmenter. La force du Saint-Esprit est comparée par une femme à celle d'un *evu* bénéfique, « *evu* de Dieu », mais une autre au contraire constate qu'il n'a pas d'action anti-sorcellerie et conclut à une sorte de complicité entre le Saint-Esprit et le sorcier (p. 191), ce qui donne à cette entité chrétienne la même ambivalence que celle de l'*evu* beti. La sorcellerie est la forme sous laquelle se montre la violence qui affleure au détour de tous les récits. Tout bonheur, toute réussite, sont vite entachés de ce soupçon de dévoration de la vie des autres.
- 8 La grande générosité des femmes beti qui transparaît dans ces entretiens va de pair avec une retenue sur certains sujets que note l'auteur elle-même. On peut imputer à la brièveté des rencontres, à la sélection de thèmes prioritaires, et peut-être à une prudence nécessaire, l'absence d'expression sur les bonheurs de la maternité – curieusement, une forte proportion des femmes rencontrées a souffert de stérilité primaire ou secondaire. Bien que le thème soit abordé librement, la sexualité féminine semble avoir rarement été épanouie autrefois, sauf cas d'adultères, dès lors jardins secrets et destinés à le rester.
- 9 Jeanne-Françoise Vincent avait été une pionnière de ces délicates enquêtes de femmes à femmes à la suite des premiers travaux dirigés par Denise Paulme, préfacière du premier recueil. Les changements rapides qui ont modifié les conditions de vie des femmes, tant en Europe qu'en Afrique, ont entraîné un grand renouvellement des consciences dans les dernières générations. Ce livre, par la liberté de ton des paroles de femmes, offre un tableau d'une grande force du changement social en Afrique, mais aussi des permanences dans les représentations du monde et de l'autre.

AUTEUR

SOPHIE BLANCHY

CNRS, Université Paris-X, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative,
Nanterre.